

ce n'est pas une raison pour laisser perdre celui qui est produit dans nos campagnes, où généralement les maisons ne sont pas pourvues de fosses d'aisance.

Les moyens de suppléer aux fosses ne manquent pas.

Nous recommandons vivement aux cultivateurs l'installation toute simple que nous décrit le journal *Le Bêlier* dans son numéro du 22 janvier dernier :

Dans quelques fermes on tire parti des déjections humaines en installant sur la plate-forme à fumiers une cabane en planches, en guise de cabinet d'aisance. Ce système est loin d'être parfait : la matière s'accumule indéfiniment sur le même point au lieu d'être éparpillée dans toute la masse du fumier ; de plus, si la plate-forme à fumier est située tout près des bâtiments d'habitation, comme cela arrive souvent, les émanations qui s'en dégagent durant les chaleurs sont répugnantes ; enfin, si la plate-forme n'est pas bien agencée, si elle n'est pas entourée d'une rigole pour recueillir tous les jus, elle devient inabordable pendant la mauvaise saison à cause du purin qui forme une mare autour du fumier ; dans ce cas, la cabane ne sert plus à personne.

Conservons la cabane en question et installons-la, non plus sur la fosse à fumier, mais dans un coin retiré de la cour. Disposons-la de manière qu'elle soit montée sur quatre pieds et que le plancher auquel on accède par quelques marches, soit élevé 10 à 14 pouces au-dessus du sol. Entre ce plancher et le sol, mettons une boîte dont le fond sera garni d'une couche de terre de 2 à 4 pouces d'épaisseur, et qui occupe tout l'espace vide au-dessous du plancher de la cabane. La boîte sera munie de poignées ou d'anneaux pour qu'on puisse la transporter facilement, ou mieux encore elle sera pourvue de petites roues, qui permettront de la traîner comme un chariot. Voilà toute l'installation.

Tous les deux ou trois jours, selon la grandeur de la boîte et le nombre d'habitants qui en font usage, on la transporte dans un endroit aéré, exposé au nord et à l'abri du soleil, et on la renverse sous dessus dessous, après quoi on la garnit de nouveau de terre pour la remettre en place, et ainsi de suite.

L'engrais humain recueilli de la sorte ne laisse pas échapper de mauvaise odeur, puisqu'il est recouvert d'une couche de terre qui empêche en même temps la déperdition des principes volatils. Il suffirait d'ailleurs de répandre sur le tas un peu de phosphato de chaux en poudre pour faire cesser le dégagement des gaz ammoniacaux et pour donner encore plus de valeur à la matière fertilisante.

M. Chesnel rapporte que ce procédé est communément employé en Danemark. Le mélange de terre et d'engrais ainsi obtenu se dessèche rapidement. Au bout de peu de temps il devient pulvérulent ; il est facile alors, avec quelques coups de bêche, de le triturer complètement et de lui donner les apparences de la poudrette ordinaire.

Ce moyen de recueillir et d'utiliser les vidanges sans en perdre une goutte n'a rien de répugnant. Il n'est point coûteux puisque tout se borne à la construction d'une boîte mobile surmontée d'une simple guérite en bois. Il permet de fabriquer partout, à peu de frais, un agent de fertilisation actif, en conciliant à la fois les lois de l'hygiène, de la propreté et de la morale.

Conservation des outils de la ferme.

Le cultivateur ne doit jamais perdre de vue que l'économie d'un sou peut en faire gagner dix autres. Il doit donc chercher à utiliser les petites choses qui se perdent, car celles-ci le conduiront sûrement à l'aisance. En effet, une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donnent une poignée de grain, comme le dit un agronome célèbre.

Aucun des déchets de la ferme ne doit être laissé sans application, depuis les infimes paillettes du battage des grains jusqu'aux moindres déjections des animaux. L'application de cette économie devient surtout nécessaire dans le cours de l'hiver, par le battage des grains qui fournit tant de déchets, et le soin à donner aux animaux, de même que pour l'aménagement des fumiers, en n'en laissant perdre aucune parcelle.

Si, d'un côté, le cultivateur ne doit rien laisser se perdre, il doit de l'autre vouer tous ses soins à tout ce qu'il possède ; car s'il n'en était pas ainsi, il perdrait d'un côté ce qu'il a économisé de l'autre, et il n'en serait pas plus avancé sur les profits à réaliser de sa ferme.

Quant aux soins à donner à ses bâtisses, à ses instruments aratoires, enfin à tout son outillage, le cultivateur peut se reprocher beaucoup d'abus. C'est ainsi que les harnais sont généralement pendus à la muraille de l'écurie, derrière les animaux auxquels ils doivent servir. Il en résulte que les émanations des écuries et des animaux qui y logent se condensent sur les harnais et corrodent le cuir. D'où il résulte des crevasses et une rugosité hâtant la décomposition des matériaux dont ils sont confectionnés. Il y aura donc profit à déposer tous les objets de harnachement en cuir dans un appartement destiné à cette fin, ni trop sec, ni trop humide ; ensuite de graisser, une ou deux fois par an, les harnais avec de l'huile de poisson.

Les instruments aratoires et tous les outils destinés aux travaux de la ferme, sont également mal conservés et peu soignés. On les laisse le plus souvent dans les cours, exposés à l'air libre, à toutes les intempéries des saisons. Un cultivateur soigneux les rentrera sous un hangar et leur donnera tous les soins de propreté et d'entretien qu'ils réclament. Immédiatement après s'être servi des instruments, il faut avoir la précaution de les laver à grande eau, c'est-à-dire chaque fois qu'on n'en aura plus besoin pour le reste de la saison. Pendant la saison morte, on les fera imbiber d'huile cuite de lin à laquelle on ajoute un peu de litharge. On ne se bornera par seulement au bois, mais on induira aussi le fer, afin de le prémunir contre la rouille. Chaque fois qu'on s'apercevra que les instruments et les charottes auront besoin de réparations, il ne faudra pas tarder à les faire, afin de ne pas éprouver de retard dans les travaux à exécuter dans la prochaine saison. Qu'on se souvienne, avec le bonhomme Richard, que faute d'un clou un cavalier fut perdu.

On n'est pas toujours non plus à l'abri de reproches, sous ce dernier rapport, et c'est souvent à cela qu'il faut attribuer le besoin de faire de fortes réparations à des machines n'ayant que peu de service. Nous le répétons : Les soins dans les petites choses dispensent d'ordinaire de pourvoir à de plus grandes.